

La Saga de
Hrolf Kraki

POUL ANDERSON





La Saga de
Hrolf
Kraki



Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard.

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire
aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir un
bon de commande complet, deux adresses :

Le Béliat'
6 rue Charles Lefèbre
77210 Avon/Fontainebleau
France

ou

www.belial.fr

Titre original :
Hrolf Kraki's Saga.

© 1973, Poul Anderson.

Traduction de Pierre-Paul Durastanti.

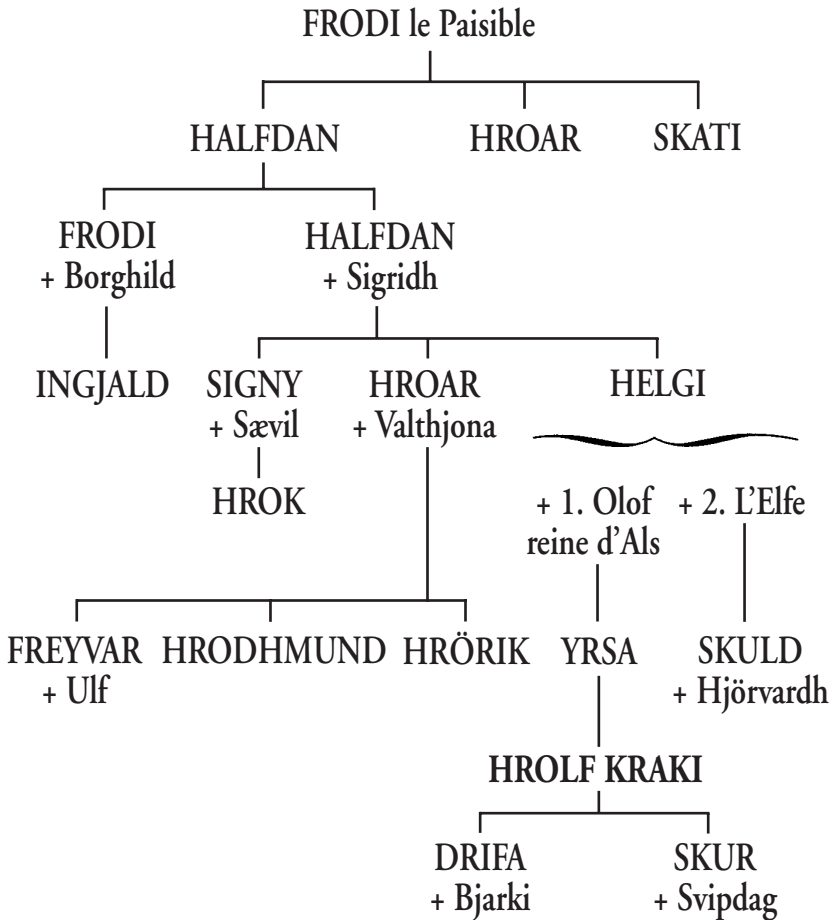
© 2004, le Béliat', pour la présente édition.

Illustration de couverture & illustrations intérieures :
© 2004, Guillaume Sorel.



*À mes deux grands conteurs finnois favoris,
Chelsea Quinn Yarbro et Emil Petaja.*

LES SKJOLDUNG



L'HISTOIRE DE HROLF KRAKI

Avant-propos de Poul Anderson

Un livre devrait pouvoir se passer de présentation, mais celui-ci ne relève pas du fantastique moderne, et le lecteur voudra peut-être en connaître les coulisses.

Contrairement à la *Volsungasaga*, dont le cœur est un récit rhénan, le cycle de Hrolf Kraki et de ses héros est purement nordique. Jadis très vaste et très répandu, il s'enracinait au tréfonds des âmes et des chants du peuple. Mais il n'a pas eu la chance dont a bénéficié l'histoire de Sigmund, Sigurdh le Fléau de Fafnir, Brunehilde et Gudhrun : se présenter sous la forme d'un récit nerveux en prose et inspirer des poèmes qui ont survécu intacts. Presque oublié, il mérite pourtant d'être redécouvert.

Il naît peu avant le *Nibelungenlied* et en même temps que le *Beowulf*. Le *Hrolf* et ce dernier s'éclairent l'un l'autre et comptent bien des personnages en commun dont l'exemple le plus frappant reste le roi Hrothgar — Beowulf débarrasse son château d'une infestation de monstres. Dans sa version initiale, Hrothgar, c'est Hroar, l'oncle de Hrolf. On a effectué assez de recoupements pour qu'il ne subsiste aucun doute.

On peut le dater avec une précision satisfaisante. Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs*, parle d'un roi danois (qu'une chronique un peu ultérieure qualifie de goth) appelé Chochilaicus, mort au cours d'un raid massif sur la Hollande. Ce doit être ce seigneur que le *Beowulf* nomme Hygelac et le *Hrolf* (comme d'autres fragments nordiques) Hugleik. De là, on peut postuler avec une confiance raisonnable qu'il était goth. On ignore si ce peuple vivait au Jutland ou en Gothie suédoise, alors royaume indépendant.

La seconde hypothèse me paraît plus probable. En tout cas, l'identité avérée de ce chef nous porte à croire que d'autres aussi ont existé, dont les noms figurent en meilleure place dans la tradition : Beowulf et Hrolf, entre autres.

Hugleik meurt entre 512 et 520. Hrolf apparaît donc vingt ou trente ans plus tard durant le *Völkerwanderung*, l'errance des tribus germaniques après la chute de Rome, la période la plus agitée de l'histoire du monde. On peut alors comprendre pourquoi il a laissé un si glorieux souvenir et pourquoi les diseurs de sagas, génération après génération, ont amené tant de héros à sa cour, même si cela signifiait accorder de moins en moins d'importance au roi lui-même dans le cycle. Son règne a représenté — en comparaison, et dans le cadre du récit tout au moins — une embellie au milieu d'un ouragan qui fit rage pendant des siècles. Il devint au Nord ce que fut Arthur à la Grande-Bretagne et Charlemagne à la France. Le matin de Stiklestad, cinq siècles plus tard, en Norvège, les soldats du roi Olaf le Saint se réveillèrent au chant du skalde qui déclamait un *Bjarkamaal*, un des lais racontant la dernière bataille des guerriers de Hrolf, roi danois païen.

Des fragments nous en sont parvenus. On connaît aussi le *Bjarkarímur*, poème plus tardif. La chronique de l'histoire et des légendes danoises du moine Saxo Grammaticus (~1150-1206) en livre une autre version, longue paraphrase en latin à partir de laquelle on ne peut guère qu'essayer de reconstituer l'original. (« Le Dit de Skuld » en propose trois extraits, l'un dans la première section, les deux autres, adaptés, dans les deuxième et troisième sections.) Ce livre — qui inclut la plus ancienne mention existante d'Hamlet — raconte l'histoire de Hrolf. On la retrouve dans des œuvres de Snorri Sturlason (1179-1241), dans la *Skjoldungasaga* abrégée, et ailleurs, ici et là. Les sources principales en sont les rares manuscrits islandais consacrés à la légende. Hélas, aucun ne date d'avant 1650, et le style comme la logique y laissent à désirer.

Ces diverses sources se contredisent mutuellement, voire intrinsèquement, sur plusieurs points. Par trop éparses,

elles demeurent en outre trop absconses pour le lecteur moderne non féru d'antiquité scandinave.

J'ai longtemps voulu écrire *une*, sinon *la* reconstitution : réunir le meilleur, combler les vides, utiliser les vieux mots appropriés ou les remplacer par de nouveaux, faute de mieux. Ma profonde gratitude va à Ian et Betty Ballantine et à Lin Carter, pour cette occasion d'essayer.

Beaucoup de ces choix et de ces suppositions semblent discutables ou arbitraires. On laissera aux érudits l'agréable passe-temps d'ergoter sur les détails. Pour moi, le problème primordial résidait dans la nécessité de concilier le plaisir de lecture et la fidélité aux modèles originaux.

Par exemple, de mon point de vue et sans doute du vôtre, trop de noms commencent par *H*, voire par *Hr*. Je ne me suis pas senti le droit d'y remédier, à moins que l'une des sources m'en laisse la possibilité, mais j'ai essayé d'écrire de façon à minimiser les risques de confusion. Pour des motifs voisins, j'ai souvent utilisé les noms de lieu modernes, sauf pour des territoires, tel le Svithjodh, qui n'existent plus.

Le risque le plus important réside dans l'esprit même de cette saga qui n'est pas *Le Seigneur des anneaux*, œuvre d'un auteur civilisé, chrétien, même si elle a sans doute constitué l'une des nombreuses sources de Tolkien. Hrolf vivait au plus noir des âges sombres. Massacres, esclavage, vols, viols, tortures, rites païens sanguinaires ou obscènes, tel était le lot quotidien. Les Finnois⁽¹⁾ notent la brutalité et la superstition des Scandinaves face à leurs populations inoffensives. On réservait l'amour, la loyauté, l'honnêteté autre que forcée aux parents, au chef, aux amis intimes. Le reste du genre humain n'était qu'ennemis et proies. Et la colère ou la trahison brisait souvent les liens qui avaient pu se nouer.

Adam Oehenschläger, écrivant à la période romantique, pouvait sentimentaliser Helgi, Hroar et Hrolf. Je m'y refuse. Gardons à l'esprit qu'on ne doit jamais tenir la civilisation pour acquise.

(1) En fait, si les sagas les disent Finnois, nombre d'entre eux étaient sans doute des Lapons.

J'espère que vous le supporterez, ainsi que le caractère nécessairement tentaculaire du récit et ce que nous ressentons comme une superficialité qui reflète simplement la manière dont ces gens se voyaient. Leur caractère nous paraît d'un égoïsme forcené ; mais, pour eux, chacun était membre de sa famille d'abord et soi-même ensuite — en dépit de sa soif de fortune et de gloire. Le héros n'est aucun des personnages, mais plutôt le sang de Skjold l'Enfant à la Gerbe, qui irrigua bien des cœurs.

J'ai cru bon de donner un aperçu de ces vies et de cette société. Cependant, mon but consistait à élaborer non point une réalité historique d'ailleurs hypothétique, mais un mythe. Par conséquent, j'ai placé la narration dans la bouche d'un habitant de l'Angleterre du X^e siècle, une époque où le cycle avait pris sa forme définitive : une femme moins susceptible qu'un homme d'user du style laconique de la saga. Elle y introduit l'élément surnaturel, et beaucoup d'anachronismes. À maints égards, elle décrit la Scandinavie de son temps.

Quant aux noms propres, ceux des dieux figurent dans leur forme moderne. Comme ceux des héros sont assez exotiques, je les ai laissés en vieux norrois. Mais j'en ai parfois modifié l'orthographe afin de faciliter l'impression et la lecture. Pour les lecteurs intéressés, les prononciations s'entendent comme suit, l'accent se portant toujours sur la première syllabe :

a : généralement ouvert, comme dans *ah* !

aa : à mi-chemin entre le *aw* anglais de *saw* et *oh* !

dh : comme *th* dans *this* en anglais.

ei, ey : comme dans les mots anglais *rain*, *they*.

g : dur, comme dans *garder*.

gn : prononcer les deux lettres, comme dans *gnou*.

j : comme le *y* dans *yeuse*.

kn : prononcer les deux lettres, comme dans *knout*.

ng : comme dans *ring*.

ö : comme en allemand, ou, à peu près, comme le *oo* long anglais dans *good*.

oa : deux voyelles, *oh-ah*.

th : comme le *th* dans *thunder* en anglais.

u : long, sauf s'il est suivi d'une consonne double (*Skuld* opposé à *Gunnar*).

y : Comme le *ü* allemand ou, à peu près, le *ee* (*i* long) anglais dans *see*.

æ : Comme le *a* allemand ou, à peu près, le *è* français.

Mais peu importe, à moins que vous ne vous y intéressiez tout particulièrement. Ce qui compte, c'est l'histoire.



*Notre vie est perdue, mais ceci nous survivra :
la mémoire ne tombe pas en poussière.
Et jusqu'à la Fin du Monde, protégé de l'oubli,
dressé dessous les cieux, le nom du héros vivra.*

- Le Bjarkamaal

CHAPITRE PREMIER

DU CONTE

Au Danelagh d'Angleterre, sous le règne d'Æthelstan, vivait un dénommé Eyvind le Rouge. Svein Kolbeinsson, son père, avait quitté le Danemark mais y retournait souvent pour les besoins de son négoce. Quand il eut l'âge requis, Eyvind partit. Plus fougueux, plus désireux de se faire un nom que Svein, il finit par s'enrôler au service du roi. Il s'éleva dans la hiérarchie en quelques années et, à Brunanburh, guerroya de telle sorte et emmena si bien ses partisans qu'Æthelstan lui accorda son amitié et souhaita le voir demeurer dans la maison du roi. Eyvind n'était pas sûr de vouloir passer ainsi le restant de ses jours, aussi demanda-t-il au souverain la permission de retourner quelque temps sur sa vieille ferme.

Il y retrouva Svein, qui préparait un nouveau voyage, et décida d'embarquer avec lui. Au Danemark, ils bénéficièrent de l'hospitalité du chef Sigurdh Haraldsson. Cet homme avait une fille vierge, la blonde Gunnvor, qu'Eyvind ne tarda pas à courtiser. Leurs pères virent là un arrangement propice aux deux maisons ; à son retour en Angleterre, il ramenait donc Gunnvor, devenue son épouse.

Il dut suivre le roi qui passait l'hiver à voyager. Gunnvor vint, elle aussi. Elle conquiert le cœur des dames de la cour, car elle savait parler de maintes contrées et coutumes étrangères. Æthelstan, quoique célibataire, en eut vent, et surtout d'une saga des temps passés qu'elle aimait raconter. Il manda alors Gunnvor dans le logis où il siégeait parmi ses hommes.

« Nous passons des nuits bien mornes ! la gourmanda-t-il, rieur. Pourquoi accordez-vous aux femmes un plaisir que vous me refusez ?

— Seigneur, je ne faisais que raconter des histoires.

— Et des bonnes, à ce qu'on m'a dit. »

Gunnvor gardait triste figure. Eyvind s'exprima à sa place. « Seigneur, je sais des choses de ce conte ; il pourrait ne pas convenir à votre entourage. » Son regard se posa sur l'évêque assis près du roi. « C'est un récit plutôt... païen. » En secret, il sacrifiait toujours aux elfes.

« Et alors ? demanda Æthelstan. Si je compte au nombre de mes amis un homme tel qu'Egil Skallagrimsson...

— Il n'y a aucun mal à écouter parler de nos ancêtres, dit l'évêque, sauf si on oublie qu'ils vivaient dans l'erreur. Cela permet de comprendre les païens d'aujourd'hui et de savoir comment mieux les amener à la Foi. » Il ajouta, pensif : « Je dois avouer que j'ai passé ma jeunesse à l'étranger, pour y étudier. J'en connais donc moins sur vous, les Danois, que la plupart des Anglais. Je vous saurais gré de m'expliquer les points obscurs au fur et à mesure, dame Gunnvor. »

Il résulta de tout ceci qu'elle passa bien des veillées, cet hiver-là, à leur narrer la saga de Hrolf Kraki.

CHAPITRE SECOND

LE DIT DE FRODI

I.

En ce temps-là, le Danemark était moindre qu'aujourd'hui. Il y avait l'île de Sjaelland, très vaste, et les îlots avoisinants. Hormis les falaises crayeuses de Mön au sud, la contrée reste basse ; les collines y roulent avec la douceur des rivières. À l'est, de l'autre côté du Sund, s'étend la Scanie. Là où ce détroit se resserre de sorte qu'un garçonnet peut traverser à la nage, cette île ressemble beaucoup à sa sœur. Dans des temps très reculés, la déesse Gefion a, dit-on, détaché le Sjaelland de la péninsule pour pouvoir en disposer à son aise avec son homme, Skjold fils d'Odin. Au nord, là où elle s'avance dans le Kattegat, la Scanie se soulève, telle une quille de collines rouges.

Le sol est fertile, la mer grouille de poissons, de phoques, de baleines, les marais retentissent du fracas des ailes des oiseaux sauvages qui les obscurcissent, le bois se vend loin et revêt la coque de gracieux navires. Mais il pousse dans des forêts presque infranchissables, repaires du cerf, de l'élan, de l'aurochs et du bison, du loup et de l'ours. Jadis, ces terres sauvages, qui s'étendaient bien davantage, coupaient les uns des autres les villages en les maintenant dans une solitude complète et abritaient hors-la-loi, mais aussi elfes, trolls et autres créatures mystérieuses et inquiétantes.

Au nord de la Scanie, sur l'autre rive du Kattegat, se situe le pays des Götter, que les Anglais appellent les Goths, alors royaume de plein droit. Au nord de celui-ci demeuraient les Suédois, dans le Svithjodh, le royaume le plus vaste et le plus puissant de tous les pays nordiques. À l'ouest, par-delà les montagnes, se trouvait la Norvège qui ne formait qu'une mosaïque de tribus et de royaumes querelleurs. Et au-delà de la Norvège et du Svithjodh vivaient les Finnois. Chasseurs nomades et éleveurs de rennes pour la plupart, ils parlent un langage étranger à tous les nôtres. Bien qu'on compte parmi eux nombre d'individus versés en matière de sorcellerie, leur richesse en fourrures est si grande qu'ils se voient sans cesse sujets aux raids ou au tribut des Danois, des Suédois et des Norvégiens.

Tournons-nous vers le sud. À l'ouest du Sjaelland se trouve le Grand Belt et, par-delà ses flots, une île, la Fionie. Puis vient le Petit Belt, et la péninsule du Jutland, terre plus rude, plus escarpée, que le reste de ce qui constitue de nos jours le royaume du Danemark. Des longues côtes venteuses du Skaw aux marécages du sud, où l'on marche à grandes enjambées juché sur des échasses, et jusqu'à l'embouchure de l'Elbe formidable, voici la mère des peuples qui ont erré de par le vaste monde : Cimbres, Teutons, Vandales, Hérules, Angles, qui ont donné leur nom à l'Angleterre, Jutes, Saxons et beaucoup d'autres encore.

Certes désireux d'accroître leur puissance, leur fortune et leur gloire, mais aussi de faire cesser guerres et pillages sans fin, les souverains danois qui régnaient sur le Sjaelland et la Scanie s'évertuaient à soumettre les autres royaumes. Parfois, ils remportaient une bataille, se voyaient reconnus suzerains ici ou là. Mais avant peu on tirait de nouveau les armes du fourreau et, sur les toits des demeures des jarls nommés par les rois pour gouverner ces contrées, le coq rouge chantait. Ces guerres avaient souvent pour cause première la rivalité fratricide de deux souverains.

La maison royale de Skjold et de Gefion leur revenait en commun. En Angleterre, on raconte que Scyld – ainsi qu'ils l'appellent – dériva au large et vint s'échouer sur la côte du Danemark à bord d'un bateau privé de rames, mais rempli

d'armes, qui transportait aussi un sac de grain sur lequel la tête de l'enfant reposait. De cet enfant, les Danois firent leur roi. Adulte, il se révéla un bon souverain et leur donna la loi, la paix, les fondations d'un pays. À sa mort, son peuple chagriné le plaça à bord d'un navire en bois précieux afin qu'il regagne cet inconnu d'où il avait surgi. Ils le croyaient fils d'Odin et, à dire vrai, le sang du Borgne réapparut par la suite de diverses façons dans la famille. Ainsi les Skjoldung se montrèrent pour leur pays des pères, parfois sages et prévoyants, parfois sauvages et cupides, tandis que d'autres enfin s'immiscèrent dans des domaines qu'il aurait mieux valu laisser en paix.

Les rois de Svithjodh adoptèrent souvent pareille attitude. C'étaient des Yngling, descendants de Frey qui n'est pas un dieu du ciel, mais un dieu de la terre : implorer sa fécondité, tout comme ses ombres et sa moisissure dévorante, requiert d'étranges rites. Dans leur capitale, Uppsala, beaucoup de ces seigneurs adoraient des bêtes et pratiquaient la sorcellerie. Ils engendrèrent aussi leur part de valeureux guerriers. Quand Ivar Widespan les chassa enfin, longtemps après le récit que je vous vais conter, un de leurs descendants devint l'ancêtre de ce Harald à la Belle Chevelure qui unifia le royaume de Norvège.

Entre les Skjoldung et les Yngling, il y avait peu d'amour et beaucoup de sang versé. Entre eux, il y avait aussi le pays des Götär qui, moins nombreux que leurs voisins séparément, recherchaient l'amitié des deux, ou jouaient double jeu. Mais il ne s'agissait pas non plus de mauviettes ! Un jour, parmi eux, naîtrait celui que les Anglais nomment Beowulf.

Telle était la situation lorsque Frodi le Paisible devint roi de Danemark. De lui, on dit bien des choses : il conquiert la suzeraineté par la bataille et la ruse, puis se mit à promulguer de telles lois et à maintenir un tel calme qu'une jeune pucelle pouvait transporter un sac d'or d'un bout à l'autre de son royaume et demeurer saine et sauve ! Mais régnait en lui un peu de cette voracité capable de surgir chez les Skjoldung. Elle avait jadis valu à son aïeul Hermod d'être jeté à bas de son trône royal de Leidhra et pourchassé

jusque dans une région reculée. Nous connaissons divers récits qui narrent la fin du roi Frodi. Voici celui qui a la faveur de nos skaldes.

Un navire ramena de Norvège des gens des hautes terres capturés pour être vendus. Parmi eux, Frodi choisit deux gigantesques jeunes femmes à la crinière brune emmêlée, aux pommettes hautes, à la bouche et au nez larges, aux yeux bridés, vêtues de peaux qui empestaient. De leurs voix de tonnerre, elles clamèrent leurs noms : Fenja et Menja. On dit les vies d'hommes perdues pour leur capture. On dit qu'elles n'étaient pas tout à fait humaines, car de race jötun. Un sage prévint Frodi qu'on n'aurait jamais pu les capturer contre la volonté d'une Norne. Peine perdue : le roi ne voulut rien entendre.

Il possédait un moulin du nom de Grotti. D'où il provenait, nul ne le sait – peut-être d'un de ces dolmens qui se dressent, austères, sur les terres danoises, les noms de leurs bâtisseurs depuis longtemps perdus. Une sorcière avait affirmé que ce moulin pouvait moudre ce qu'il voulait ; mais nul n'avait la force requise pour manier le manche de chêne qui entraînait la meule. Frodi estimait que ces géantes le pourraient.

Elles le purent. Il les installa dans le cabanon lugubre qui abritait le moulin. Un vieux lai conte ce qui s'ensuivit.

Voilà qu'elles arrivent dans la maison du roi,
ces femmes qui voient loin, Fenja et puis Menja.
Réduites par Frodi, Fridleif était son père,
furent ces deux pucelles puissantes, en esclavage.

Là ces deux femmes étaient enchaînées au travail,
là elles devaient pousser la lourde, lourde meule.
Frodi leur refusait la moindre liberté.
Il voulait qu'elles chantent sans cesse en ce moulin.

Et les vierges donnaient une voix au moulin ;
les rochers gémissaient ; dans la terre on grondait,
Mais Frodi leur disait de moudre sans arrêt.

Elles lançaient la meule très prompte à s'envoler.
Au lit bientôt s'en furent moult esclaves de Frodi.
Alors Menja chanta derrière l'arbre du moulin :

« Nous te moulons du bien, Frodi, et la santé,
multiplions tes bœufs sur la meule de la chance.
Assis sur tes richesses, tu dormiras dessus,
t'éveilleras à ton gré. Tout ça est bien moulu !

Ici jamais un homme n'en blessera un autre,
ne brisera la paix, ne tuera son prochain,
ni même l'assassin de son frère adoré,
quand lui fût-il livré pieds et poings bien liés. »

Mais Frodi envers elles n'eut guère que ces mots :
« Vous dormirez autant que le coucou sera tranquille,
ou tant que l'on dira un seul vers. »

« Mal avisé tu fus, Frodi, que ton peuple chéris
lorsque tu nous acquis pour être tes esclaves.
Tu ne nous vis que comme des travailleurs possibles
négligeant de chercher de quel pays nous sommes.

» Sévère fut le géant que l'on nomme Hrungnir,
mais plus puissant encore celui nommé Thjazi.
Idhi et Aarnir, ils sont de notre sang :
frères des trolls des glaces ; d'eux tous nous
descendons.

» Jamais Grotti ne fut fabriqué de granit,
ni ses rochers ne furent arrachés aux montagnes.
Non plus elles ne moulent, les filles des montagnes,
si elles ne savent pas ce qu'elles font tourner.

» Pendant neuf longs hivers notre force s'accrut
tandis que nous jouions encore sous la terre.
Alors les filles furent mûres dans leur puissance.
Nous levâmes des montagnes sur notre dos.

» Nous culbutâmes des rocs sur les maisons jötuns
tout au fond des vallées, dans un fracas de Jugement
dernier

Nous jetâmes aussi des éclats de montagne
que les hommes après bâtirent en maisons.

» Puis nous partîmes, nous, sœurs qui voyons loin
nous partîmes au Svithjodh pour y chercher la guerre.
Éventrâmes des ours, fendîmes des boucliers,
nous ouvrant une route parmi des hommes vêtus de
broignes.

Un roi mis au sommet, un autre déposé,
nous avons, oui, donné au bon Guthorn notre aide,
par le sang, par le feu, jusqu'à ce que Knui tombe.

» Nous fûmes tous ces ans prestes à la bataille
et connues de partout comme filles de guerre.
Nous taillions notre route de nos épées d'acier
et le sang a noirci la lame luisante.

» Voilà que nous venons dans la maison du roi.
La malchance nous fait esclaves dans un moulin.
Le gravier mord nos pieds, au-dessus nous gelons,
sans manquer de place pour travailler – et malheur
à Frodi !

» Que la pierre repose et que les mains reposent.
J'ai moulu ce que dois ; je ne moudrai rien plus. »
Mais jamais ces mains-là ne connaîtront repos
si Frodi ne dit pas sa faim bien assouvie.

« Alors les mains saisissent les épées bien trempées
et les armes rougies. Debout Frodi !
Debout, Frodi, si tu veux écouter
nos chansons, nos lais du temps passé.

» Je vois le feu brûler aux phares du levant,
des signes qui préviennent de la guerre approchant.
Une armée est au loin, par ici elle se hâte

esclave ou même d'une rencontre de hasard, pourvu qu'ils puissent lever une armée d'hommes qui escomptent tirer profit de leur victoire.

Cette fois, le sort désigna Halfdan. Il alla même jusqu'à mourir dans son lit, quoique assez jeune. Il laissait deux fils. L'aîné fut appelé Frodi, comme son grand-père. Le cadet, né après la mort d'Halfdan, prit le nom de celui-ci.

J'ai déjà mentionné les jarls. Ils ne ressemblent guère à nos comtes anglais, les *earls*, malgré la consonance. Un jarl est un chef qui n'obéit qu'au roi. Le souverain l'installe pour gouverner une partie du pays, à moins que le jarl ne devienne roi en tout, sauf en titre. Il en fut ainsi pendant l'enfance de ces deux garçons, Frodi et Halfdan, quand Einar, jarl des terres qui ceinturaient Leidhra, la capitale royale, entra en fonction.

Raisonné, il ne désirait pas revoir le Danemark déchiré. À cet effet, il fit proclamer les deux frères rois par les francs tenanciers lors d'une Thing, comme s'appelle une assemblée. Mais ils règneraient séparément, Halfdan sur le Sjaeland, Frodi sur la Scanie.

De même, le jarl Einar arrangea le mariage des garçons dès qu'ils furent en âge de prendre femme. Halfdan épousa Sigridh, la fille d'un roitelet de l'île de Fionie. Il eut d'elle trois enfants qui vécurent, dont l'aînée, Signy, épousa par la suite le fils héritier d'Einar, Sævil. Hroar, un garçon, était plus jeune de cinq ans et son frère Helgi de sept.

La coutume voulait qu'on élève les enfants de haute naissance dans des foyers d'un rang quelque peu inférieur. Ils acquéraient ces talents qui font le jeune homme ou la jeune fille, et des liens d'amitiés se nouaient. Hroar et Helgi furent accueillis par Regin Erlingsson, premier magistrat du comté de Leidhra, qui finit par les aimer autant que ses propres enfants.

Le roi Halfdan se montrait clément, accommodant. Les gens du peuple l'aimaient pour sa générosité et pour la valeur des jugements qu'il délivrait.

Cependant le roi Frodi de Scanie, devenu cruel et cupide, avait épousé Borghild, fille d'un roi de ces Saxons qui vivent au sud du Jutland. Par ce biais, il s'attacha des alliés capables

de traverser la mer Baltique qui terrifièrent tant et si bien le Svithjodh que les Suédois gardèrent leurs distances. Borghild mourut en donnant naissance à leur fils Ingjald. Frodi envoya le bébé chez son grand-père pour qu'il l'élève. À la faveur de tout cela, il caressait des rêves de grandeur.

Einar mourut à un âge avancé. La situation se présentait alors comme suit.

À Leidhra, en Sjaelland, vivaient le roi Halfdan et sa femme Sigridh. Très aimé, mais peu enclin à la guerre, il n'entretenait pas une très forte garde et n'offrait pas non plus aux agités la moindre chance de se bâtir une gloire ni de se constituer un butin à l'étranger. Sa fille Signy avait épousé le jarl Sævil Einarsson. Ses fils Hroar et Helgi, des enfants, vivaient chez le shérif Regin à une vingtaine de milles de la cité royale.

En Scanie, le roi Frodi ruminait. Il intrigua avec des opposants danois aussi bien qu'avec des chefs suédois, goths et jutes. Avant peu, il pouvait lever une armée considérable.

Alors il embarqua, traversa le Sund, leva sa bannière et fit sonner ces cors appelés des lurs. Les guerriers s'attroupèrent autour de lui. La flèche appelant à combattre pour le roi Halfdan vola de clos en clos, mais trop tard. Pillant, brûlant, partout sur son passage Frodi remporta la victoire. Au plus noir d'une nuit, à minuit, il s'abattit sur l'armée d'Halfdan, la vainquit et mit son frère à mort de sa propre main.

Puis il réunit les chefs danois en Thing et leur fit jurer fidélité. Parmi ceux qui, pour sauver leur vie, posèrent leurs mains sur les anneaux d'or et jurèrent par Njörd, par Frey et par le tout-puissant Thor qu'ils ne lui feraient jamais défaut, parmi eux donc se trouvait le jarl Sævil, l'époux de Signy, fille d'Halfdan.

Frodi assit sa position en épousant la veuve de son frère. Sigridh n'avait d'autre choix, mais elle vint dans son lit avec une triste figure. Puis Frodi envoya quérir les enfants de sa femme, prétendant vouloir veiller à ce que l'on prenne bien soin d'eux, mais beaucoup de gens supposèrent que ces soins consisteraient en un égorgement hâtif, de peur que les fils ne grandissent pour, un jour, venger leur père.